

## Saint-François et le Sultan Muhammad

Du VIII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la chute et la destruction de Bagdad par les armées mongoles, la civilisation musulmane régna sur un territoire plus vaste encore que celui qu'avait conquis plusieurs siècles auparavant Alexandre le Grand. Bagdad, Samarcande, Ispahan, Damas, Marrakech, Cordoue ou Kairouan, les capitales du monde arabo-musulman étaient devenues de grands centres culturels. Elles se couvrirent de palais, de mosquées, de bibliothèques, d'universités d'observatoires astronomiques et d'hôpitaux qui furent autant de monuments splendides. C'est là notamment que furent édifiées les « Maisons de la Sagesse ou « Bayt al-Hikma » dont la plus célèbre, celle de Bagdad, connut par les historiens sous le nom d'« école de Bagdad ». C'était une construction originale, à la fois académie, université, et bibliothèques, mais aussi bureau de traduction où se côtoyaient savants, érudits et théologiens d'horizons et de religions différentes. Dans le même temps, le monde musulman se morcela politiquement. Des dynasties indépendantes de Bagdad se mirent progressivement en place : Omeyyades de Cordoue en Espagne, Samanides à Boukhara en Asie centrale, Fatimides en Égypte, Seldjoukides en Anatolie. Lorsque les croisés arrivèrent en Terre Sainte, la civilisation musulmane était d'une richesse incroyable dans tous les domaines : mathématiques, sciences de la nature, médecine, arts. Elle avait assimilé l'apport culturel du monde grec antique mais aussi celui de l'Inde et de la Chine, et le monde musulman était devenu un pont, l'intermédiaire obligé entre Orient et Occident.

C'est dans ce contexte que se situe la démarche de saint François, qui sera à l'origine d'une approche originale de l'islam de la part des Ordres Mendiants – dont les principaux sont fondés au XI<sup>e</sup> siècle –, en particulier des Frères Mineurs et Prêcheurs. Il y a 800 ans, en août 1219, lorsque saint François d'Assise débarque en Égypte en bateau, la situation semble totalement bloquée. Les troupes de la cinquième croisade stationnent au pied de la ville de Damiette, âprement défendue par l'armée du sultan Muhammad ibn Ayyoub al-Mâlik al-Kâmil, qui a installé son camp à ses portes. Le Califat islamique était alors administré par des gouverneurs régionaux, d'ailleurs le frère du sultan al-Kâmil, Sharaf al-din al-Mâlik al-Mu'azzam, était lui gouverneur du Royaume de Jérusalem. De leur côté, les croisés convoitaient cette ville située tout au nord du delta du Nil et censée leur ouvrir la conquête de l'Égypte, puis de la Palestine, et donc de Jérusalem

Le pèlerinage à Jérusalem était sans doute le but spirituel de la quête de Saint-François, mais l'intention de Saint-François se concentra sur une étape particulière de son itinéraire : rencontrer le sultan ayyoubide Muhammad, témoigner de la Vérité de la foi chrétienne, convertir le gouverneur musulman et obtenir la Paix. Ainsi, même si l'évènement se situait dans le contexte de la croisade, l'initiative de François est en dehors de toute référence à celle-ci et visait simplement à faire connaître aux musulmans le Dieu des chrétiens.

La rencontre entre le sultan Muhammad et Saint-François dura « quelques jours » et l'un et l'autre en restèrent profondément marqués. Le calife de la dynastie Ayyubide fut impressionné par la vitalité de ce Frère mineur d'Assise qui au péril de sa vie avait entrepris sans crainte un long voyage en mer, traversé des champs de bataille et affronté la garde du sultan pour venir le convertir à la « vraie religion ». Saint-François vit dans la personnalité du sultan Al-Mâlik al-Kâmil, homme de dialogue, épris de science et de paix, les signes évidents de la Providence. Ils se connurent et se reconnurent l'un l'autre comme homme de foi et chercheur de vérité. Croyant tous deux dans le Dieu unique, l'un comme l'autre étaient les serviteurs et les protecteurs d'une juridiction et d'une règle de communauté qui transcendait leurs attachements aux biens de ce monde.

Certains écrits relatant cette rencontre font état d'une ordalie, une épreuve par le feu, que Saint-François aurait proposé au sultan afin de prouver la vérité de sa foi. En réalité, saint Bonaventure, dans ses écrits sur la vie de saint François, le "plein d'amour parfait" (*Legenda*

*maior, saint Bonaventure*), indique clairement que le sultan proposa un débat théologique entre François et ses ministres. Mais François répondit en substance qu'on ne pouvait discuter de l'intériorité de la foi en suivant les lois de la raison parce que la foi transcende la raison. Plus encore, on ne pouvait en discuter par la confrontation des Écritures, car, dit Saint-Bonaventure, « ni l'un ni l'autre ne l'aurait accepté ». François aurait alors lancé un défi aux ministres du sultan : ils entreraient tous ensemble dans les flammes ; celui qui en sortirait indemne démontrerait par ce miracle la vérité de sa foi ; quant aux perdants, ils devront embrasser la religion victorieuse. Devant la confusion provoquée par ses paroles, François proposa alors d'entrer seul dans le feu ; mais, à en croire la version de Saint-Bonaventure, le sultan, dans sa grande sagesse, refusa avec le consentement implicite de François sans doute conscient qu'entraîné par sa grande ferveur, il avait avancé une proposition contraire à la volonté du Christ qui interdisait de provoquer inconsidérément la Toute-Puissance divine.

Certains ont voulu voir dans la description de ce jugement par le feu, une victoire du chrétien et une défaite et du musulman, comme si, pour reconnaître la sainteté du chrétien, il fallait démontrer son pouvoir de persuasion et l'assujettissement du musulman ou encore l'arrogance du sultan et la capacité d'endurance du moine.

L'accueil, l'hospitalité, le respect, les échanges, l'offre de cadeaux (que le saint fidèle à son vœu de pauvreté refusa) et le salut de paix entre le sultan Muhammad et Saint-François constituaient déjà en eux-mêmes les signes évidents d'une véritable reconnaissance mutuelle. Ce qui transparaît clairement dans cette rencontre est la réalisation d'un savoir authentique, d'une conversion intérieure qui avaient déjà touché le cœur des deux hommes avant même que leur esprit, leur apparence, leur vêtement, et tout ce qui les désignait extérieurement comme les représentants d'une autorité confessionnelle ou d'une forme culturelle ne soient changés.

Nous sommes convaincus que saint François réussit profondément à faire goûter au sultan musulman la profondeur de la vérité de la foi chrétienne comme jamais sans doute auparavant personne avant lui ne l'avait fait. Mais nous sommes tout aussi convaincus que si Saint-François pu le faire, c'est parce qu'il trouva, dans la qualité d'écoute et les dispositions intérieures de son hôte, l'expression d'une dimension infinie de connaissance présente elle aussi au cœur de la foi musulmane.

Dix ans plus tard, en 1229, le sultan Al-Kâmil rendra Jérusalem aux chrétiens en échange de Damiette, l'empereur Frédéric II Barberousse entrera dans la ville sainte sans combattre et un accord de paix interviendra signant la fin des hostilités entre les armées chrétiennes et musulmanes. La garde des lieux du pèlerinage et du saint sépulcre sera confiée aux chrétiens et cette règle est toujours en vigueur aujourd'hui. Saint François, à son retour d'Égypte sera profondément transformé : "*Il est un homme à part, inimitable : celui qui parle aux animaux et obtient leur obéissance, qui opère des miracles, qui reçoit les stigmates*" (John Tolan, *Le saint chez le sultan*). Cet événement de l'histoire qui pourrait paraître anecdotique eut un retentissement considérable à différents niveaux. D'abord il contribuera à installer la paix entre chrétiens et musulmans, et plus largement entre Occident et Orient, mais il modifia aussi la nature même du message délivré par le christianisme en façonnant la mission franciscaine en terre d'Orient, enfin cette rencontre eut très probablement des conséquences sur la quête spirituelle du calife musulman qui cherchait la Connaissance, une connaissance essentielle, profonde, et universelle (dans le sens étymologique du mot, *versus unum*, vers l'Un). Ce moment de grâce partagé aura aussi des conséquences sur les fidèles des communautés chrétienne et musulmane dans la manière dont ils penseront leur foi et dans leur relation à autrui au cours des siècles à venir.

Pour le cardinal Jacques de Vitry qui eût l'honneur de connaître saint François et d'écrire sa biographie (Cf. l'*Historia orientalis*), la figure du saint d'Assise réunit trois éléments clés : un renouveau moral et spirituel à travers une vie d'ascèse de simplicité et d'humilité ; le témoignage d'une parole authentiquement vécue capable d'enflammer les foules et les conduire à la conversion en amenant à réformer leur vie ; enfin, la rencontre avec les musulmans. Nous ajouterons que ces éléments clés sont toujours aussi importants tant pour

nous, musulmans, que vous, chrétiens.

En effet, c'est animé de l'esprit de cette rencontre, qu'ensemble et fraternellement, chrétiens et musulmans doivent s'appeler mutuellement à une revivification de leur foi et de leur pratique respective. Ce compagnonnage spirituel et religieux trouve son fondement dans la révélation même de la Parole de Dieu qui nous est commune et dans une possibilité d'un changement qui n'appartient plus à ce monde mais s'adresse au cœur même des croyants, quand ils savent s'ouvrir à la Miséricorde divine et qu'ils suivent l'exemple vécu et enseigné des maîtres, des saints et des prophètes. Le visiteur musulman qui observe la procession des pèlerins chrétiens s'arrêtant et priant devant la tombe de Saint-François, à Assise, est frappé de la correspondance et la similitude qu'il retrouve dans l'attitude des pèlerins musulmans devant la tombe du Prophète à Médine, ou bien encore dans les mausolées des sages et des maîtres de tout le monde musulman, du Sénégal à l'Indonésie, du Soudan au Kazakhstan. Cette correspondance constitue déjà à elle seule un premier signe d'affinité spirituelle « universelle » et de respect fraternel entre chrétiens et musulmans.

L'ouverture de cœur dont firent preuve ces maîtres est l'attribut d'une authenticité spirituelle universelle et redonne au mot fraternité tout son sens. Ce moment de grâce partagé donne l'exemple de ce pourrait être aujourd'hui une rencontre entre les représentants d'une dimension religieuse sensible à la paix et les tenants d'une responsabilité politique sensible à la dimension du sacré. En rencontrant le cheikh Ahmed At-Tayyeb, grand imam de la mosquée Al-Azhar, située au Caire (en Egypte), et considéré comme un des plus importants dignitaires de l'islam sunnite, avant de se rendre aux Emirats arabes unis, et prochainement au Maroc, le Pape François marche dans les pas du saint d'Assise. Le Président de notre institut, l'IHEI, a eu l'honneur et le privilège de participer à Abu Dhabi au Conseil des sages musulmans où il a pu assister en tant que témoin à la signature de la « Déclaration commune sur la Fraternité humaine » entre le Pape François et le Grand Imam d'Al-Azhar.

La littérature décrit saint François comme un maître plein de sollicitude et d'humilité, et le sultan Muhammad comme un souverain éclairé, sage et bienveillant. Le véritable ennemi que l'un et l'autre durent avant tout affronter, et c'est toujours le cas pour nous tous aujourd'hui, fut la présomption et l'arrogance, l'aveuglement et la surdité, l'oubli d'une identité spirituelle, l'attrait pour la vanité et l'avidité qui chaque fois prend le dessus sur le respect de la vie et la dignité des peuples.

Combattre pour délivrer Jérusalem signifiait pour le saint chrétien et le maître musulman se libérer de l'esclavage des apparences et des suggestions pour devenir l'interprète d'une pauvreté spirituelle authentique, *al-faqr*, cette pauvreté en Esprit dont les maîtres de l'islam disent qu'elle consiste "dans le fait de vider son cœur des formes phénoméniques de ce monde" (ce qui ne signifie pas faire abstraction des formes du monde mais plutôt voir en elles l'Omniprésence et l'Omnipotence de Celui qui les a façonnées). Et défendre les palais de Damas, de Baghdad ou les forteresses des Royaumes chrétiens d'Orient voulait dire avant toute chose combattre au nom de Dieu, *BismiLlah*, non à des fins hégémoniques ou d'ambitions personnelles, mais pour la recherche d'un bien commun d'un ordre supérieur que chacun de nous doit découvrir au plus profond de lui-même et réaliser.